

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

Le Peuple Juif

Ancien Écho Sioniste

SOMMAIRE

Mariampol, EMETH. — Notes et Réflexions. INTERIM. — Tablettes juives, CASELLIUS. — Théodore Herzl, XI, Baruch HAGANI. — Froug, Pierre LÉVY. — Idées et Opinions, HATZOFIM. — La Vie locale.

« MARIAMPOL »

Un des systèmes les plus fréquemment employés par un criuel pour se disculper consiste à dénoncer un coupable sur lequel peuvent peser quelque prévention. Cela, mon Dieu ! réussit ou ne réussit pas ; mais en Russie, si on a la précaution d'accuser un Juif, cela réussit toujours...

Paradoxe ? Paradoxe de pessimite qui ne se fonde guère que sur quelques petits pogromes, sur quelques petites affaires Beylis ?

Hélas, non ! Et on peut même ajouter que l'accusation lancée sur un Juif, un, a de grandes chances d'être étendue à tous les Juifs de toute la terre ; et naturellement la condamnation est prononcée, inévitablement...

Et cela s'entend : un cas isolé de vol, de meurtre rituel, de trahison ne prouve rien ; ce n'est qu'individuel ; cela ne prouve rien parce que, à la rigueur, on peut rencontrer des voleurs, des assassins et des traîtres chez les catholiques et même chez les orthodoxes.

Ah ! que vous serez plus à l'aise, si vous renversez la proposition ; et que vos conclusions paraîtront logique si, ayant déclaré que tous les Juifs sont des voleurs, des cas isolés ne font que confirmer la règle ; que tous les Juifs mêlent

aux pains azymes le sang d'un chrétien, et l'affaire Beylis entr'autres ne fait que le prouver. Et si tous les Juifs sont des traîtres, Guerchanovitch, maire de Mariampol après « l'immonde traître juif Dreyfus », en est une preuve de plus.

Guerchanovitch, Juif maire et Bartling, polonais, adjoint, lors de la première occupation de Mariampol en septembre 1914, avaient été choisis par les Allemands pour procéder aux réquisitions habituellement faites par les belligérants en pays conquis. Les deux fonctionnaires eurent toutes les charges, coururent tous les risques de ces relations toujours dangereuses, avec les vainqueurs. Après quinze jours d'occupation, les Allemands durent évacuer Mariampol repris par les

Russes. A peine les Russes étaient-ils installés à nouveau qu'un certain Baïrachevski dénonça le maire et son adjoint comme traîtres.

« Les Juifs, dit-il, ont accueilli les Allemands avec générosité ; ils leur ont désigné les maisons des Russes afin qu'on les pillât, ils ont organisé quelques refuges où des soldats juifs ont déposé leurs armes. Des étudiants juifs ont, avec l'aide des Allemands, répandu dans la ville d'odieuses proclamations. Bartling a reçu

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

ailleurs encore ! Son esprit de visionnaire, au lieu de s'hypnotiser sur l'obstacle, l'escaladait d'un bond embrassant un horizon de plus en plus vaste, mais il ne perdait pas de vue le but final, le couronnement suprême de l'œuvre entreprise : « Le chemin de Sion, écrivit-il à Nordau le 19 août 1903, sera pavé de chartes ». En vérité, l'offre de l'Angleterre constituait un gros succès diplomatique dont, non seulement il convenait d'être reconnaissant au gouvernement de ce pays, mais qu'il fallait se hâter d'exploiter aussi bien vis-à-vis des Juifs sceptiques qui répétaient à tout venant que jamais les puissances ne prendraient au sérieux le mouvement sioniste que vis-à-vis du gouvernement turc, au-

quel on pouvait désormais parler avec plus d'apparente indépendance. C'était un premier atout dans la partie très serrée que Herzl avait engagée depuis quelques mois. Greenberg, au sixième congrès, définit avec bonheur cette façon de voir en disant que le chemin qui mène à la Palestine « n'est pas uniquement une route géographique, qu'il y a aussi la voie politique, qu'il ne faut pas perdre de vue » (17) et Herzl, qui, depuis six ans qu'il était entré en contact avec les masses populaires juives, avait pu mesurer l'intensité de leur sentiment palestinophile espérait que la majorité des congressistes le comprendrait à demi-mot. Il fut épouvanté par la violence de l'explosion...

Baruch HAGANI

FROUG ⁽¹⁾

Il n'est pas mort... Il ne mourra plus. — Tous les Juifs qui ont souffert, qui ont pleuré, et dont les os vont blanchir, tous les malheureux qui ont tant sangloté que leur cœur s'est brisé, toutes les âmes qui ont senti une ombre noire s'appesantir sur elle et les entraîner dans la nuit, tous ces humbles, tous ces pauvres, lui avaient inspiré ses chants, sa tristesse, son amertume. Et la voix de tous les anonymes qui dorment maintenant leur dernier sommeil, balbutie dans les chants de Froug...

Nous savons bien qu'il est des poètes et des œuvres d'une envolée merveilleuse, et qui, héritiers du labeur des précurseurs, cisèlèrent des œuvres très belles dans la matière et la pensée qui leur étaient léguées... Froug n'est point de ceux-là; il est lui, des précurseurs, des premiers; il a dû préparer sa matière, l'affirmer; il a dû tout créer, et, transpor-

tant dans ce yddisch, tout ce qu'il pouvait si facilement utiliser ailleurs, il a mené à bien l'effroyable labeur de constituer une langue poétique, d'oser y exprimer des sentiments poétiques, et, avec tout ce qu'on avait coutume de demander au poète juif, de n'entraîner ses lecteurs vers les hautes sphères où son inspiration l'élevait lui-même.

Froug est un des premiers en date de ces poètes écrivant en yddisch, qui, ayant reçu l'éducation du « cheder » y ayant ajouté celle du milieu où le hasard de leur naissance les ont jeté, voulurent faire du yddisch une langue littéraire, lui donner une métrique, le soumettre à la rime, le rendre capable en un mot d'exprimer toutes les idées poétiques avec les moyens couramment employés dans les poésies des autres langues. Les premières poésies de Froug datent de 1885 et étant donnée l'influence du roman-

(1) Simon-Samuel Froug qui vient de s'éteindre à Odessa le 7 septembre dernier naquit en 1860 à Bobrovi-Kout dans une des colonies juives dont l'établissement fut favorisé par Nicolas Ier dans les provinces du sud. Froug reçut l'éducation du « Heder » et suivit les cours de l'École publique russe. En 1880 le Journal juif « Rassvet » publia la première poésie de Froug écrite en russe. Cette poésie fut très remarquée; et l'auteur appelé à Saint-Petersbourg, publia en russe de nombreuses poésies dans les revues juives; ses premières poésies en « yddisch » da-

tent de 1885, et depuis il écrivit dans presque tous les périodiques juifs; en 1887, il publia un second recueil de poésies russes, puis une nouvelle édition en 1890. Depuis longtemps même il n'écrivit plus qu'en yddisch; durant ses dernières années il écrivit quelque peu en hébreu. Il vécut pauvre et vint de s'éteindre presque dans la misère. Les Juifs savent déjà laisser mourir leurs poètes dans l'abandon.

La rédaction du Journal « Der freund » en 1901 a fait paraître une édition complète en 2 volumes des œuvres de Froug en yddisch.

tisme sur la littérature russe, le poète ne pouvait manquer de sacrifier à certaines tendances romantiques ; on en retrouve surtout d'ailleurs la trace dans la préoccupation de l'auteur de donner une forme régulière à la poésie juive : les sujets d'inspiration de Froug ne permettant guère le romantisme, J'imagine que si Froug avait reçu une formation poétique plus moderne il aurait été moins préoccupé de la rime et de la césure. Il aurait certes plutôt recherché un groupement rythmique de syllabes que forgé pour la poésie juive cette lourde cage un peu enfantine des rimes dont elle s'affranchira forcément tôt ou tard.

D'ailleurs Froug, à ce point de vue, est un poète d'une rare liberté d'expression ; dans son œuvre, le vers qui se présente d'une seule venue, sans « cheville » montre comme il connaît peu le souci de la rime. Et si l'on ne peut guère parler de correction en yddisch — puisque ce sont précisément ces poètes qui l'ont créé, policé, — on trouve chez Froug un rare bonheur d'expression, de véritables trouvailles de mots, d'images.

On rit du yddisch avec mépris et Froug lui-même a peint l'étonnement un peu dédaigneux avec lequel on a accueilli ses premiers essais en « juif » ; mais ceux qui en ont le plus ri sont certes ceux qui l'ont le moins connu ; le yddisch avec sa souplesse, sa verdure d'expression, sa fine naïveté, est un instrument précieux et ceux qui ont pu s'en servir l'ont apprécié à sa vraie valeur ; Froug d'ailleurs a rendu mépris pour mépris : il a largement raillé les demoiselles juives qui affectaient de plaisanter « du juif ».

Et il faut remarquer que Froug, excellent poète russe par ailleurs, qui s'était parmi les auteurs russes signalé comme un poète remarquable, vint au yddisch et trouva en lui l'expression de ses sentiments les plus poétiques, les plus élevés.

Froug eut aussi à instruire ses lecteurs à les habituer à sa pensée, à sa langue ; ceux-ci, habitué aux « badchonim » ou bouffons qui égayaient les cérémonies en faisant en yddisch des plaisanteries plus ou moins triviales, étaient étonnés d'entendre en cette langue exprimer des sentiments de tristesse et d'amertume ; l'amertume ne devait pas se voiler de tristesse, mais grincer dans le rire ; la douleur ne devait pas pleurer, mais se masquer de ricanements ; l'expression grossière éclatait naturellement : la forme pure, les sentiments poétiquement douloureux de Froug surprirent...

Non que Froug ait vécu sur des hau-

teurs qui l'auraient isolé du monde ; non que Froug se soit représenté sa muse sous ces aspects majestueusement solennels ; il l'a décrite cette muse : elle est juive, elle est vieille, faible, malade, vêtue de haillons sans forme et sans couleur.

Il fut un temps où le peuple juif eut sa culture et sa pensée ; aujourd'hui, elle n'a plus qu'une besace pleine des miettes ramassées de ci de là, au hasard des longues pérégrinations. Et Frug l'entend lui chanter :

*Qui suis-je, où vais-je
Moi vieille orpheline ?
D'où et vers où
Me tire mon chemin
Le lourd, le long
Qui n'a pas de commencement
Et qui n'a pas de fin ?*

Et le poète chantera sous l'inspiration de cette muse la douleur de son peuple, sa misère, sa peine éternelle... Si le vêtement de la muse est haillonneux et souillé, si son aspect n'est guère engageant, on sent battre sous les loques un cœur chaud, vivant, et plein d'amour. Une fée étincelante de lumière et de noblesse n'aurait pu descendre aux coins les plus obscurs du ghetto et aurait été rebutée par la poussière et l'obscurité. Il y fallait la pauvre et humble fille que rien n'écarte et qui comprend...

Et qui comprend la misère, la déchéance du pauvre Juif, privé du droit de respirer... elle le connaît bien ; elle le voit...

« Rien, dit le poète, ne me fait plus de peine que l'aspect d'un Juif : son dos voûté, ses joues creuses, ses mains maigres, sa poitrine étroite, et le visage obscurci par une continuelle peur. »

Et encore

« Cette créature de Dieu qui semble, à juger par ses perceptions, douée d'un nombre d'organes plus considérable que celui des autres hommes, mais qui n'en a pas un qui soit en bon état, me fait éternellement saigner le cœur. »

Sa peinture du ghetto, où l'homme naît vieux, le montre vibrant à ces misères physiques qui accablant sans cesse les mêmes individus, les amènent à une désespérance infinie ; et les divers épisodes de la vie du Juif dans la chanson « Chaud et Froid » montre combien le poète a vécu et souffert cette triste vie qui s'achève sans qu'il en ait conscience. « Agitez-vous, agitez-vous, vous ne tarderez pas à vous refroidir mon Juif. « Vous avez hâte de vous procurer des [marchandises? Du des planches « De la soie, du velours — Vous êtes en-

[Flammé, tout en feu?
 « Mais prenez soin, mon ami, de ne pas
 [oublier
 « D'apporter en revenant de la foire un
 [morceau de toile pour votre linceul.

La situation des Juifs, parqués sur le
 « Territoire russe » a pu d'autant plus
 attrister Froug qu'il a passé son enfance
 et une partie de sa jeunesse parmi les
 agriculteurs juifs et qu'il se souvient avec
 émotion des impressions de sa jeunesse.
 Et il sent combien ces impressions sont
 étrangères au ghetto, combien elles lui
 sont inconnues.

« Une nuit l'été... un arbre... une fleur
 « Un doux sommeil dans le calme et la
 [paix...

« Fou, Fou, vieux fou !
 « Tout cela est-il l'affaire d'un Juif ?
 et encore :

« Qui donc a vu
 « Des champs, des jardins juifs ?

Et le poète prie Dieu d'accorder à son
 peuple la joie de cultiver son propre
 champ, de manger le pain qu'il récoltera
 sur sa terre et de comprendre enfin la
 prière « de la bénédiction du sol » (1) qui
 n'a plus de sens aujourd'hui pour lui.

Si Froug vit avec les Juifs, dans leur
 tristesse et leur misère présente, il se
 souvient sans cesse du passé moral et re-
 ligieux d'Ismaël. Les légendes bibliques
 et talmudiques l'ont souvent inspiré, et
 il aperçoit dans la Bible et la littérature
 talmudique « des sources de vie » des
 créatrices de cette force, de cette énergie
 qui a permis au peuple juif de subsister
 malgré les persécutions. Et sans cesse le
 poète y retrempe son inspiration ; il a
 mis en vers des légendes talmudiques ci-
 selant les vieux récits, « A haufen erd »
 « der goldener schliessel » permettent au
 poète, surtout lyrique, de faire scintiller
 ses trouvailles de mots, d'expression.

Une des plus célèbres parmi les com-

(1) Une des bénédictions du « Chemoné-Esré ».

positions de Froug, « dem Schamesch's
 Tochter » « la Fille du Schamesch », re-
 produite par le poète en russe, indique
 bien la caractéristique de Froug, de ce
 poète, instruit, ayant pu recevoir tous les
 enseignements modernes — ce qui si sou-
 vent enivre les Juifs — et se tournant obs-
 tinément vers le ghettos, au présent et au
 passé, vers les légendes et les traditions
 juives; les célébrant en des poésies d'un
 esprit charmant et grave ; et repoussant
 de toutes ses forces l'ancienne formule :
 « Sois Juif dans ta maison et homme au
 dehors » affirmant « Sois Juif... tout sim-
 plement et très complètement. »

Car Froug fut sioniste et serpent sionis-
 te ; un tel esprit ne pouvait manquer
 d'adhérer fortement aux idées sionistes
 de reconstitution du peuple juif ; et il
 a tout naturellement transporté dans ses
 œuvres, ses aspirations et ses désirs. Ici,
 nous ne pouvons guère apprécier le poète
 au point de vue littéraire ; et n'étant
 pas qualifié pour apprécier ses idées po-
 litiques, nous serons bien obligé de cons-
 tater que Froug n'est pas aussi brillant,
 aussi personnel dans ses poésies sio-
 nistes que dans le reste de son œuvre :
 est-ce à dire que la politique n'a jamais
 pu inspirer un poète et créer une sour-
 ce d'inspiration pure et noble ? Nous ne
 trancherons point cette grave question..

Froug ne nous reste plus que dans ses
 œuvres ; mais nous l'y retrouverons ;
 s'il n'a guère introduit d'idées nouvelles
 dans la littérature « yddisch » si il n'a
 suivi aucun de ces courants dérivés des
 tendances nouvelles qui ont traversé le
 judaïsme il a compris, aimé son peuple,
 il en a redit les souvenirs, chanté les es-
 poirs futurs ; il a vécu humble et pau-
 vre, avec, pour seules fêtes, celles que
 lui donnaient ces souvenirs, ces espéran-
 ces ; tous les Juifs qui l'auront connu
 garderont le souvenir de cette âme pure
 et tendre, de ce cœur doux et bon.

Pierre LEVY.

